

La poésie des bergers

7 mai 1958.

Voici un livre précieux et plaisant, dont l'auteur mérite les remerciements les plus sincères et les plus beaux pour l'effort et le temps qu'il a consacrés à sa composition et à la traduction de ses textes, et pour la peine et la fatigue qu'il a endurées à cette fin.

Et des remerciements sont dus à l'Administration de la culture générale du ministère de l'Éducation pour l'avoir publié à l'intention du public — premièrement, parce qu'il est du droit de la langue arabe de s'intéresser à cet ouvrage et à ses semblables, qui dépeignent les chefs-d'œuvre de la littérature grecque ancienne ; deuxièmement, parce qu'il est du droit des écrivains et des hommes de lettres arabes de lire ces littératures, afin de s'en délecter, et d'en cultiver leur esprit, leur cœur et leur goût ; et enfin, parce qu'il est de notre devoir de renouveler la coutume des premiers Arabes et de traduire les littératures anciennes dans toute leur diversité, autant qu'il nous est possible de les traduire ; car les premiers Arabes ont édifié leur magnifique civilisation sur la traduction des cultures anciennes, connaissant ainsi la culture des Grecs, des Indiens et des Perses en Orient, tandis que les gens du Maghreb ajoutèrent à ces cultures celle des Romains, la traduisant du latin vers leur propre langue arabe.

Et les premiers Arabes ne profitèrent pas seuls de ces cultures, mais en firent profiter les nations soumises à leur autorité, puis en firent profiter d'autres nations qui ne s'étaient pas soumises à leur pouvoir — à savoir les nations d'Europe occidentale, qui reçurent d'eux la médecine, la philosophie et les mathématiques au Moyen Âge. Et c'est le triomphe des étrangers sur l'autorité arabe, en ces époques lointaines, qui frappa l'ambition de langueur et de déclin, si bien que le travail de traduction s'arrêta, et qu'à la fin même le profit tiré de ce qui avait déjà été traduit cessa. Et Dieu voulut que nos savants et nos philosophes résistent à cette langueur de l'ambition et à cette lassitude de l'effort, qu'ils étudient les cultures étrangères, les assimilent, et y ajoutent de leur propre fonds, si bien qu'ils nous laissèrent ce magnifique héritage, dont nous nous enorgueillissons sans le comprendre, et dont nous nous réclamons sans en saisir les réalités ni les finesses — jusqu'à ce que la domination aveugle des étrangers sur les Arabes devînt continue, et totale, et se referme sur les pays arabes comme se referment les ténèbres épaisses

qui occultent la lumière.

Là, la stagnation devint générale, le flambeau de la culture s'éteignit, et les générations suivantes se mirent à ruminer un peu des vestiges de leurs ancêtres sans en atteindre les profondeurs, et sans y ajouter rien de considérable.

Et nous sommes parvenus à cette époque moderne, et avons vu que l'Occident européen nous avait dépassés en science, en littérature, en art et dans les diverses branches de la philosophie, si bien que nous nous sommes tournés vers lui pour étudier ce qu'il possédait, et pour transmettre tout ce qu'il nous était possible de transmettre de ses œuvres, n'oubliant qu'une seule chose : que notre propre héritage ancien, que nous avons négligé, avait été le tout premier fondement de la renaissance de l'Occident comme de notre propre nation — la louable coutume de nos aïeux de traduire les cultures anciennes. Et ainsi sommes-nous devenus dépendants de l'Occident pour tout ce qui cultive l'esprit, affine le caractère, purifie le goût et avive le cœur, tandis que nous oublions, ou sommes près d'oublier, notre propre héritage ancien, si bien que seuls quelques savants y songent encore, s'y consacrant et s'y absorbant, en supportant pour cela bien des railleries et des moqueries pour ce qu'ils font.

Puis nous nous sommes détournés entièrement des littératures anciennes — bien plus, de toutes les cultures anciennes — si bien que nous n'en traduisons rien ; et pourquoi les traduirions-nous, puisque les Européens les ont déjà traduites dans les langues européennes que nous connaissons ? Lisons-les donc dans ces traductions, si nous avons besoin de les lire, et il n'y a pas de mal, malgré le grand nombre de nos gens cultivés, à ce que ces cultures demeurent totalement et profondément inconnues.

Pourtant, un petit nombre d'Égyptiens se sont mis à réfléchir à ces cultures anciennes, se rappelant qu'elles sont l'origine de notre propre culture arabe, et aussi l'origine de la culture européenne moderne ; et cette toute petite minorité n'eut pas plus tôt montré de l'intérêt pour quelque chose de la culture grecque que les gens se mirent à en plaisanter, en parlant d'elle avec ces sourires moqueurs que les Égyptiens savent si bien dessiner sur leurs lèvres. Et je me souviens d'un de nos grands hommes d'État du passé récent, qu'on appelait le « Maître de la génération », Ahmad Lutfi al-Sayyid, l'auteur de *De la génération et de la corruption*, qui s'était attaché à traduire des livres d'Aristote.

Je n'oublie pas qu'un jour, je réclamaï avec insistance que le grec soit enseigné dans notre vieille université égyptienne, lorsqu'un membre du conseil d'administration de cette université — que Dieu lui fasse miséricorde, à elle et à ses jours — me dit : « Tout ce que vous avez apporté d'Europe, c'est l'exigence qu'on enseigne à l'université la langue des épiciers. » Puis il rit, et les autres membres rirent avec lui, et moi aussi je ris avec eux.

Mais je me suis beaucoup écarté du livre dont je voulais parler aujourd'hui ; revenons-y donc. C'est un petit volume mince, dont les pages ne dépassent pas cent vingt, mais qui constitue néanmoins une épreuve très sérieuse pour le goût des écrivains et des hommes de lettres de notre époque ; car il leur parle de l'époque d'Alexandrie à l'époque des Ptolémées — c'est-à-dire il y a plus de deux mille ans — et parle de l'épanouissement de la culture grecque dans cette ville qui fut la capitale du monde cultivé, et d'où se répandirent le savoir et la civilisation grecques dans les contrées de l'Orient, et qui conserva des vestiges précieux des Grecs que l'Occident européen étudie encore avec le plus grand soin, et célèbre avec la plus grande solennité.

L'auteur de ce livre a consacré sa vie à l'étude des deux langues anciennes, le grec et le latin, et de leurs littératures. Il a commencé ses études à la faculté des Lettres de l'université du Caire, et les a achevées à l'université de Paris, et il enseigne aujourd'hui ces deux langues dans la faculté même où il a étudié. Il s'est particulièrement intéressé à la littérature alexandrine, et il nous présente, dans ce petit livre si riche, la vie de l'un des poètes d'Alexandrie, ainsi que quelque chose de sa poésie. Ce poète est Théocrite, qui fut élevé en Sicile, fréquenta diverses villes grecques, puis s'établit à Alexandrie, parce qu'il trouva dans sa cour royale l'aisance, le confort et le luxe auxquels il aspirait.

L'auteur nous présente, avec une belle concision, les caractéristiques de la poésie alexandrine en général, et celles de la poésie de Théocrite en particulier, et nous montre l'influence de ce poète sur les poètes grecs qui vinrent après lui, et sur les poètes romains, au premier rang desquels Virgile ; puis il nous offre des exemples de la poésie de Théocrite dans un genre particulier de vers, qu'il semble avoir d'abord inventé dans la littérature alexandrine, et qui passa ensuite de là à certaines villes grecques et aux Romains en Italie — le genre que l'auteur appelle « poésie pastorale », c'est-à-dire la poésie qui dépeint la vie des bergers à la campagne, dans les montagnes et les forêts, décrivant leurs troupeaux, leurs pâturages et leurs sources d'eau —

rivières, ruisseaux et fontaines —, et dépeignant en particulier les sentiments, les penchants et les passions qui assaillent ces bergers, et l'amour qui touche leurs cœurs, leur apportant un peu de bonheur et beaucoup de chagrin, et la rivalité qui existe entre eux au sujet de leurs troupeaux et du lait qu'ils produisent, et tout ce qui se produit également à partir du lait.

Et tout ceci signifie que ce genre de poésie se limite à la vie de la nature hors des villes, mais que la nature, pour ce poète et ses disciples grecs et romains, n'appartient pas en propre à ces bergers ; car les dieux grecs et romains aiment cette nature et s'y trouvent chez eux, entrant fréquemment en contact avec elle, se mêlant aux bergers, et intervenant dans leur vie de manière à leur apporter tantôt le bonheur, tantôt le chagrin. Et c'est pour cela que la mention des dieux abonde dans cette poésie, ainsi que les mythes qui y sont racontés — et ceci, comme on le voit, nous est tout à fait étrange par comparaison ; car il n'y a rien dans notre propre poésie où les poètes se consacrent à décrire cette nature dans sa simplicité et sa rudesse, avec les dieux en contact avec elle, et les Arabes n'ont pas de mythes transmis par leurs dieux à l'époque du paganisme. On ne saurait nier que les dieux des Arabes païens se mêlaient aux hommes, aux bergers parmi eux en particulier, dans leur vie quotidienne, alors que cela était bien plus courant et répandu chez les Grecs, et chez les Romains après que leurs poètes eurent étudié la langue grecque et ses littératures.

Et parce que cette poésie nous est si profondément étrangère, j'ai dit que ce livre est une épreuve sérieuse pour notre goût moderne, puisque nous n'y sommes habitués ni dans notre propre littérature, ni dans nos coutumes anciennes ou modernes. Et l'on pourrait demander : pourquoi les Arabes, dans leurs premières époques, n'ont-ils rien traduit de cette littérature grecque ancienne ? La réponse est très simple : les Arabes ne connaissaient pas ces littératures, et s'ils les avaient connues, ils en auraient traduit quelque chose, et notre poésie aurait été influencée par cette traduction ; et les Arabes ne connaissaient pas ces littératures parce que le christianisme byzantin les détestait, en détournait les gens, et en interdisait la lecture et l'étude, en raison de la fréquence avec laquelle elles mentionnaient les dieux du paganisme.

Et par une réponse semblable, on peut répondre à ceux qui demandent : pourquoi les Arabes n'ont-ils pas traduit le théâtre grec ?! Car le théâtre grec n'était jamais dépourvu de mention des dieux, et les dieux jouaient fréquemment des rôles de premier plan dans les pièces

grecques.

Je ne sais si nos écrivains et nos hommes de lettres développeront un goût pour ce genre de poésie, ou s'en détourneront et s'en désintéresseront ; mais je sais parfaitement qu'il est de leur devoir de la lire, de la lire souvent, et de demander à ceux qui maîtrisent les langues anciennes de leur en traduire la plus grande part possible. Ils lisent la littérature occidentale moderne parce qu'ils y trouvent du plaisir, y trouvent de la culture, et la trouvent proche de leur propre goût ; mais il est tout autant de leur devoir de lire les littératures anciennes, car elles sont l'origine des littératures modernes, et elles contiennent sans aucun doute beaucoup de culture, et aussi du plaisir, pour ceux qui s'y familiarisent par une lecture fréquente. L'étrange ne doit pas être abandonné parce qu'il est étrange ; il doit au contraire être étudié, connu, et même composé à son tour. Son étrangeté même y invite, de même qu'elle invite l'homme cultivé, et l'homme de lettres en particulier, à aimer l'étrange, et à chercher à percer son étrangeté et à s'y familiariser ; car si les hommes abandonnaient tout ce qui est étrange simplement parce qu'il est étrange, ils ne connaîtraient jamais rien.

Combien j'aurais aimé citer, dans cet entretien, quelques-uns de ces exemples délicieux présentés dans ce livre ! Mais je crains de m'étendre trop longuement, et le livre, du reste, est aisément accessible, et chacun peut le lire.

Le livre contient quelques petites fautes de langue, et je conseillerais vivement à ceux qui traduisent la poésie en particulier de veiller à la pureté et à la clarté de leur langue ; et je n'illustrerai ces fautes que par un seul exemple, là encore pour ne pas trop m'étendre.

Le traducteur emploie, à la page 77, le mot « al-tarîd » [التريد]. Il s'est imaginé qu'il dérivait de « riyâda » (exercice) ou de « riyâd » (jardins), oubliant que le yâ' dans tous ces mots dérive à l'origine d'un wâw : le verbe est râda-yarûdu, et riyâd est le pluriel de rawda ; il aurait mieux valu que le traducteur forge le terme « al-tarawwud », avec un wâw et non un yâ'.

Quoi qu'il en soit, l'effort déployé dans ce livre est précieux et fécond, et le livre lui-même est charmant et raffiné, et j'offre à l'auteur mes félicitations les plus sincères et les plus chaleureuses, en espérant qu'il produira davantage de tels ouvrages, et que ses confrères maîtrisant ces deux langues se multiplieront pour traduire la littérature grecque et latine ; car ils rendent ainsi à leurs compatriotes le plus grand service, et

accroissent la richesse et la croissance de notre littérature arabe.